

tions de la musique, le spectateur est faiblement ému. Outre l'*Africain*, Meyerbeer avait laissé inédite une partition écrite sur un drame de M. Blaze de Bury, intitulé : *La jeunesse de Goethe*. Cet ouvrage, destiné à l'Odéon, n'a pas encore été représenté. Je me plais à espérer que le public n'en sera pas privé indéfiniment. Meyerbeer est mort : il ne réclamera pas ; mais une production signée de son nom n'est point faite pour attendre son tour, et ceux qui reçoivent de l'État une subvention pour veiller aux intérêts de l'art devraient être les premiers à le comprendre.

On a quelquefois nié le goût français en musique, et, en exagérant l'importance de la question d'origine, on a dit que la plupart des chefs-d'œuvre applaudis sur notre grande scène lyrique avaient été écrits par des étrangers. Soit ; mais est-ce un pur accident qui a fait naître chez nous, depuis un siècle, les deux *Iphigénies*, la *Vestale*, *Guillaume Tell*, la *Favorite*, *Robert le Diable*, les *Huguenots*, le *Prophète*, l'*Africain*? est-ce une simple combinaison du hasard qui a attiré chez nous, à diverses époques, des hommes comme Gluck, Spontini, Rossini et Donizetti? L'école française peut à bon droit s'enorgueillir

Des enfants qu'en son sein elle n'a point portés.

Ils sont siens, en effet, par un ensemble de qualités qu'ils n'apportaient ni d'Allemagne ni d'Italie, et qui appartiennent à notre tempérament nationale : clarté, précision, sobriété nerveuse, force expressive. Et Meyerbeer, qu'est-il lui-même autre chose qu'un transfuge éclatant de la tradition germanique, un Allemand qui a dépouillé le vieil homme sous l'influence du goût français?

PACINI

(JEAN)

NÉ EN 1796, MORT EN 1867.

Pacini (Giovanni) naquit à Catane, le 17 février 1796. On le désigne néanmoins généralement sous le nom de *Pacini di Roma*, probablement parce qu'il vint tout jeune à Rome pour y commencer ses études musicales, et aussi pour le distinguer de son père, Luigi Pacini, le célèbre chanteur bouffe. De Rome il alla à Bologne étudier le chant sous Tommaso Marchesi, puis l'harmonie et le contre-point à l'école du père Stanislas

Mattei, dont Rossini fut l'élève, de là à Venise où le vieux maître de chapelle de Saint-Marc, Furlettano, compléta son instruction. Selon le vœu de son père qui voulait en faire un maître de chapelle, dès l'âge de quinze ans il composa de la musique d'église ; le médiocre succès qu'il y obtint le déterminait à y renoncer. Il s'adonna exclusivement à la musique théâtrale. A dix-huit ans, il fit représenter à Venise un petit opéra buffa : *Annetta e Lucindo*, qui eut assez de succès et fut applaudi plus pour ce qu'il promettait que pour ce qu'il valait. L'année suivante (1815), il donna à Milan *Adelaide e Comingio*, à Venise la *Sposa fedele*, à Pise l'*Evacuazione del Tesoro* et à Florence *Rosina*. En 1817, quatre opéras bouffes se succédèrent au théâtre Re de Milan : *Il matrimonio per procura*, qui ouvrit la saison du carnaval, *Dalla beffa il disinganno*, *Il Carnevale di Milano* où se trouvaient reproduits plusieurs passages du précédent, et *Piglia il mondo come viene*. Pendant les vingt années qui suivent, les événements de la vie de Pacini ne sont en quelque sorte qu'un catalogue d'opéras représentés dans des villes diverses où ils réussirent généralement. De Milan, il va à Venise écrire l'*Inganno*, revient à Milan donner au carnaval de 1818, au théâtre Re, son *Adelaide e Comingio* qui obtient un grand et légitime succès, et en automne, à la Scala, *Il barone di Dolsheim*, opéra bouffe, sur un livret de Romani. Cet ouvrage réussit pleinement. La troupe de la Scala se composait alors des cantatrices Camporesi et Gioja, des chanteurs G. Rubini, Remorini, Ambrosi et Pacini. Suivent coup sur coup, ici et là : *L'Ambizione delusa*, *Gli Sponsi dei silfi*, *Il Falegnamo di Livonia*, *Ser Marc Antonio*, *La Gioventù d' Enrico V*, *Vallace, o l'eroe Scozzese*, *La Sacerdotessa d' Erminisul*, *Isabella ed Enrico*. Une fécondité souvent heureuse en eut fait bientôt un des compositeurs les plus populaires de l'Italie. En 1822, il collabora avec Rossini pour l'opéra de *Corradino* dont il composa six morceaux. Cet opéra, fabriqué à la hâte, fut mal accueilli par le public de Rome. A ce propos, M. Arthur Pougin raconte que Rossini, se promenant avec quelques amis le lendemain de la première représentation, vit de loin Pacini qui traversait le Corso, et l'appela à haute voix ; et que Rossini dit alors : « Vous saurez, messieurs, qu'hier on n'a pas sifflé seulement Rossini, mais aussi Pacini, car mon *Corradino* n'a été achevé que grâce à son aide. » Le trop obligeant Pacini prit bien la chose : « Et c'est un grand honneur pour moi, répliqua-t-il, d'avoir été le compagnon d'infortune du maître des maîtres. » Rossini a refait depuis les morceaux dont il n'était pas l'auteur et la partition gravée n'offrait plus de traces de cette collaboration de circonstance. En 1824, il alla pour la première fois s'essayer à Naples et fit représenter au théâtre San-Carlo, dans le courant de l'été, *Alessandro nelle Indie*, sur les paroles de Métastase. L'union qu'il contracta alors avec une jeune Napolitaine ne ralentit pas son activité. Il donna à San-Carlo de Naples *Amazilia*, que suivit, le 19 novembre 1825, l'*Ultimo giorno di Pompei*, composé pour la fête de la reine

de Naples, et qui fut représenté plus tard à Paris avec succès. L'*Ultimo giorno* fut donné à la Scala de Milan en 1827. Tottola avait écrit ce livret. Il fut chanté par Rubini, Tamburini et M^{me} Méric-Lalande.

Pacini quitta Naples quelques mois après pour aller faire représenter à Milan la *Gelosia corretta*, et revint écrire sa *Niobe* pour la Pasta. Cet opéra sérieux, qui passe aujourd'hui pour une de ses œuvres capitales, fut représenté, pour la première fois, au théâtre de San-Carlo, le 19 novembre 1826, et ne fut guère apprécié que plus tard à sa véritable valeur. La cavatine de la *Niobe* : *Il soave e bel contento*, chantée par Licida, est restée célèbre, l'allegro : *I tuoi frequenti palpiti*, est passionné tout en restant dans la forme la plus traditionnelle de l'art italien dans la première moitié de ce siècle. M^{me} Pasta chantait cet air avec un grand succès; aussi l'introduisait-elle comme intermède dans une foule d'ouvrages. Pacini avait alors trente ans, et déjà il avait composé environ trente opéras, plusieurs messes, plusieurs cantates et différents morceaux de musique instrumentale. Il se retire alors, pendant quelque temps, dans une villa qu'il a louée à Portici. Mais il n'y reste pas inactif; à peine a-t-il écrit la dernière croche d'une partition nouvelle, qu'il va la faire représenter sur une des scènes de l'Italie, qui toutes accueillent ses ouvrages. C'est ainsi qu'il va faire applaudir *I Crociati in Toleda* à Trieste, en 1827, et *Gli Arabi nelle Gallie* (livret de Romanelli) à Turin, le 25 décembre 1828. En 1829, il donna *Margherita d'Anjiu*, *Cesare in Egitto* et *Il Talismano* à Milan; en 1830, *I Fidanziati* encore à Milan; *La Vestale*; *Gianni di Calais* à Plaisance et à la Scala, *Giovanna d'Arco*, que chanta M^{me} Méric-Lalande, accompagnée de Rubini et de Tamburini; malgré d'aussi habiles interprètes, *Jeanne d'Arc* ne réussit pas; la même année, il fait exécuter, à Naples, la cantate *l'Annunzio felice*; en 1831, *Ivanoe* à Venise; en 1832, *Il Corsaro* à la Scala, sur un livret de Ferretti; il refait en partie, à l'occasion de la foire de Bergame, *Il Falegnamo di Livonia*; en 1833, il donne à Naples *Ferdinando, duca di Valenza*, la cantate *Il felice Imeneo* et *Gli Elvezzi*; en 1834, il fait représenter, à Bastia, avec quelques modifications, deux opéras qu'il a déjà fait jouer : *Il Barone di Dolsheim* et *la Gioventù d' Enrico V*, et donne, la même année, *Irene* à Naples, et *Maria d'Inghilterra* à Milan; en 1837, c'est *Carlo di Borgogna* à Venise, et la *Sposa fedele* à Rome; en 1836, *Temistocle* à Padoue; en 1838, *la Schiavia di Bagdad* à Reggio; en 1841, *la Vestale* est jouée à Barcelone et *Furio Camillo* à Naples; en 1842, *l'Uomo del mistero*, encore à Naples, *Saffo* à Milan, sur un livret de Cammarano, qui obtient un succès immense, et *Il duca d'Alba* à Venise; en 1843, *Maria Tudor* à Palerme; en 1844, *Medea*, encore à Palerme, et *la Fidanziata Corsa* à Florence; en 1845, *Buondelmonte* à Florence; en 1846, *la Regina di Cipro* à Turin, et en 1847, *la Stella di Napoli* à Naples; *Il Saltimbanco*, *Esther d'Engaddi*, *Allan Cameron*, *la Punizione*, *Malvina di Scozia*, *Margherita Pusterla*, *la Distruzione di*

Gerusalemme, l'Ebreu, Il Contestabile di Chester, livret de Gilardoni, *Merope, Luisetta, I Fuorusciti*.

C'est ici que s'arrête la production vertigineuse de cet infatigable improvisateur, Pacini. Soit dégoût du théâtre, soit qu'il éprouvât moins de facilité qu'autrefois à faire jouer ses opéras, il n'a plus donné que de loin en loin des ouvrages nouveaux. Le *Cid*, livret de M. de Lauzières, tomba à plat en 1853, à la Scala. Au même théâtre, en 1859, *Lorenzino de' Medici* eut un meilleur sort. Le livret était de Piave. Mais, si le compositeur a cessé d'écrire, l'homme actif et entreprenant a continué à agiter le monde musical italien. Tantôt, il provoque une souscription pour élever une statue à Rossini dans sa ville natale de Pesaro, tantôt il s'occupe de procurer le même honneur à Gui d'Arezzo, l'inventeur du nom des notes de la musique. Pacini en a fait une si prodigieuse consommation dans sa vie, qu'il devait bien un tribut de reconnaissance au savant moine de Pompose. D'autres fois, il s'emploie au retour des cendres de Bellini à Catane, et à la publication de ses propres mémoires. Enfin, il était en correspondance avec la plupart des journaux de la Péninsule. Avec le concours de son père Luigi, il avait fondé à Viareggio une école de musique. Le duc de Lucques l'érigea depuis en Conservatoire, et, en 1836, nomma Pacini directeur de cet établissement.

On ne connaît en France des opéras de Pacini que *Saffo*, *l'Ultimo giorno di Pompei*, *la Fidanziata Corsa* et *Gli Arabi nelle Gallie*. On ne comprend pas que la *Niobe*, qui fit la réputation du maître de l'autre côté des Alpes, n'ait pas été donnée au théâtre Italien de Paris. L'opéra de *Saffo* contient des morceaux remarquables; pour ne citer que les principaux, les cavatines : *Teco d'allare, ah ! con lui*, l'air de ténor : *Ah ! giusta pena*, la cavatine pour basse-taille : *Di sua voce*, enfin le duo de femmes : *Di quei soavi*, non-seulement sont écrits avec habileté pour les voix, mais offrent même des mélodies fort agréables à entendre; on y remarque aussi un bon septuor avec chœur au deuxième acte.

Vers la fin de l'année 1865, Pacini se rendit à Naples, avec l'espoir de faire représenter son opéra de *Berta* qu'il avait écrit pour le théâtre San-Carlo. Il y fut accueilli avec empressement par l'élite de la société napolitaine; le vieux Mercadante vint même embrasser son ancien émule. On donna en son honneur à San-Carlo la *Fidanziata Corsa*. Pacini fut appelé sur la scène après le beau finale du second acte et après l'air du ténor, au milieu d'acclamations unanimes. Ce fut là encore pour le maestro un beau jour; mais il eut un triste lendemain. L'administration du San-Carlo fit comprendre au vénérable compositeur qu'elle n'était pas en mesure de mettre en scène sa *Berta*; elle le pria de vouloir bien attendre jusqu'à l'année suivante et d'accepter une indemnité de 2000 francs. Pacini dut quitter Naples moins satisfait qu'il n'y était entré. Il se dirigea sur Venise avec l'intention d'y faire jouer sur le théâtre de la Fenice une nouvelle partition sous le titre de *Don Diego di Mendoza*. Il comprit sans doute

enfin que l'heure de la retraite avait sonné pour lui, car je ne le retrouve plus qu'à Pescia en Toscane où il goûta un bien court repos avant sa mort, qui arriva dans le mois de décembre 1867. Il était âgé de 71 ans. Son caractère et ses qualités plus encore que son talent, lui avaient valu beaucoup d'amis. Pacini a été une étoile de moyenne grandeur, passée maintenant à l'état de nébuleuse. Mais il a eu l'honneur de faire partie de la pléiade rossinienne.

SCHUBERT

(FRANZ)

NÉ EN 1797, MORT EN 1828.

Le 9 octobre 1808, un enfant de onze ans, aux yeux effarés, à la chevelure crépue comme celle d'un nègre, vêtu d'une blouse de paysan, se présentait au concours pour l'obtention d'une place d'élève au Conservatoire de Vienne. C'étaient dans la foule des candidats des rires étouffés, des chuchotements ironiques. Chacun se demandait d'où pouvait venir ce petit rustaud ; mais la surprise fut générale quand, l'examen ayant commencé, on vit l'enfant ainsi accoutré résoudre en se jouant toutes les difficultés qui lui furent proposées et s'attirer les félicitations les plus chaleureuses de Salieri, maître de la chapelle impériale, qui présidait le jury d'admission.

Le jeune aspirant reçu ce jour-là au Conservatoire se nommait Franz Schubert.

Il était né à Vienne le 31 janvier 1797 d'une famille d'instituteurs. Cette profession était celle de son père, et elle fut également celle de ses trois frères Ignace, Ferdinand et Charles. On devine par la situation actuelle de nos maîtres d'école, ce que pouvait être en Autriche, il y a soixante-dix ans, la position d'un homme voué à la carrière pédagogique. Ces fonctions n'ont presque jamais procuré l'aisance en compensation des pénibles labeurs qu'elles imposent : presque toujours au contraire la pauvreté les accompagne. C'était le cas ici ; mais dans ce logis modeste, chez tous les membres de cette humble famille régnait la passion de la musique, et il n'en fallait pas davantage pour faire oublier aux uns et aux autres les fatigues du jour et les inquiétudes du lendemain. Le soir, le père et les trois fils aînés aimaient à se délasser de leurs travaux en exécutant les trios ou quatuors de Beethoven, alors arrivé à la pleine possession de son génie. Franz, le plus jeune, faisait sa partie dans ces concerts improvisés.



FRANÇOIS SCHUBERT